

De nouveaux poissons-chats

L'Institut de recherche pour le développement et l'Institut de recherche sur les pêcheries de Jakarta ont étudié les différentes espèces de poissons-chats qui peuplent les eaux indonésiennes. Diversité biologique, phylogénie, abondance, zones de répartition, ont été



IRD

suivies dans une enquête minutieuse commencée en 1996. À la clé, trois nouvelles espèces et la découverte qu'une des espèces locales, *Pangasius djambal*, est adaptée à la pisciculture. Son goût et la couleur blanche de sa chair sont fort appréciés des Indonésiens, et c'est un des poissons-chats qui atteint la plus grande taille à l'âge adulte (de trois à cinq kilogrammes). Enfin, ses larves ne se dévorent pas entre elles, un cannibalisme qui limite souvent les taux de survie dans les stations piscicoles.

Étoiles mangeuses de planètes

L'étoile HD82943 a été prise en flagrant délit de «planéticide» par une équipe de l'Institut d'astrophysique de Gran Canarias. On a observé les reliefs du repas de l'étoile dans son spectre, sous la forme des raies du lithium 6. Cet isotope, rapidement détruit dans les étoiles de type solaire, ne survit qu'au sein des planètes plus froides : on en déduit que le lithium avait été récemment «absorbé» par l'étoile, dont on suppose qu'elle venait d'engloutir une ou plusieurs de ses planètes qui contenait l'élément révélateur.

Un assemblage de virus

Certaines tumeurs du cerveau restent difficile à traiter. Un petit pas en direction d'un traitement vient d'être franchi chez la souris. Le virus de la poliomyélite se fixe sur une molécule exprimée en abondance par les cellules de ces tumeurs. Il a une qualité que l'on recherche pour tous les traitements anticancéreux : il est bien ciblé. Malheureusement, on ne peut injecter du poliovirus au risque de déclencher la maladie. Une équipe de l'Université Duke a eu l'idée de combiner ce virus avec un rhinovirus, responsable du rhume. Le virus modifié ne confère plus la maladie, mais conserve son pouvoir de destruction des cellules malignes visées. Après une injection, les souris ont été débarrassées de leur tumeur cérébrale.

Le son des bulles

Dans les mousses, les petites bulles éclatent autant que les grosses, et les explosions se produisent en cascade.

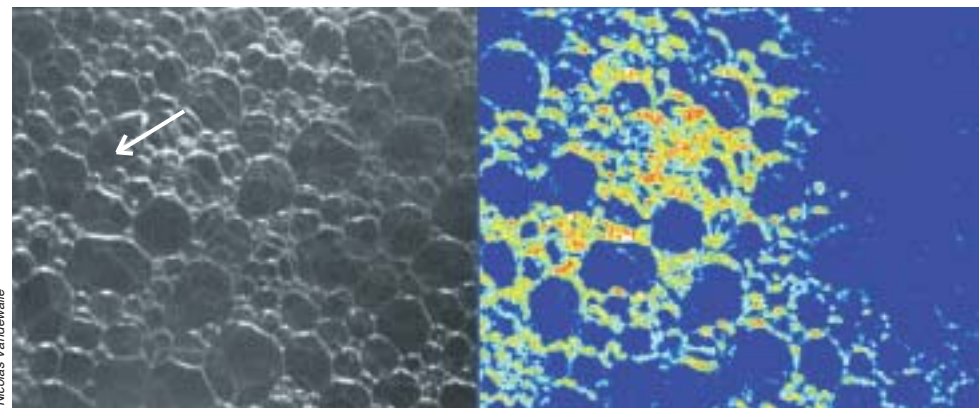
Qui ne s'est jamais laissé bercer dans son bain par l'apaisant crépitement de la mousse? Les bulles semblent éclater au hasard : il n'en est rien. Le crépitement n'est pas régulier, mais se produit par salves. Quand une bulle explose, elle provoque la disparition en cascade des bulles de son voisinage.

Rien de plus facile que de fabriquer de la mousse : on souffle de l'air dans de l'eau savonneuse ou on l'agite vigoureusement, et des bulles se forment, et emprisonnent de l'air. Leurs parois, composées de molécules de savon et d'eau, sont très fines (quelques centaines de nanomètres). Plus les parois contiennent d'eau, plus elles sont épaisses et moins elles sont fragiles. Les bulles sont empilées comme des oranges écrasées ; elles reposent sur l'eau et les bulles supérieures sont en contact avec l'air. L'eau circule entre les bulles, soumise à deux forces : les forces de gravité attirent l'eau vers la base et les forces de capillarité attirent l'eau essentiellement vers le haut, en l'«aspirant» du réservoir d'eau savonneuse. Au sommet de la mousse, les forces de gravité sont supérieures aux forces de capillarité, et peu à peu, l'eau s'écoule entre les bulles, mais aussi au sein des parois. Les parois des bulles de surface s'assèchent, s'amincissent, deviennent plus fragiles, et finissent par éclater quand leur paroi n'est plus assez élastique pour résister aux contraintes. À long terme, les bulles disparaissent.

Nous avons mis en œuvre une étude statistique de l'éclatement des bulles de savon et de bière, grâce à des enregistrements sonores. Une explosion dure quelques millisecondes seulement, et entre 500 et 1 000 bulles éclatent par minute selon la mousse. Il est donc très rare que deux explosions soient simultanées (environ 0,5 pour cent des explosions seulement), c'est pourquoi nous pouvons séparer les différentes explosions des bulles. L'intensité sonore étant proportionnelle au volume de la bulle qui éclate, nous avons calculé la taille des bulles qui explosent en fonction du temps. Nous avons aussi évalué les durées qui séparent deux explosions successives, et montré que les grosses bulles explosent aussi souvent que les petites.

En analysant les durées entre les éclatements successifs, nous avons montré que ceux-ci se produisent par «cascades». Nous avons cherché à en déterminer les mécanismes, grâce à l'analyse vidéo. L'explosion d'une bulle provoque une perturbation des bulles à la surface et au sein de la mousse. Nous avons mesuré qu'en surface, les bulles se réorganisent sur des distances importantes : de l'ordre de 10 diamètres de bulles (les bulles mesurent entre cinq et huit millimètres de diamètre). En profondeur, des bulles montent et prennent la place de celles qui ont explosé, mais ce phénomène se limite aux premières bulles voisines. L'explosion d'une bulle provoque aussi une minuscule turbulence de l'air qui détruirait les parois les plus fragiles des bulles environnantes, ce qui explique pourquoi les cascades d'explosions apparaissent, mais pas pourquoi elles s'arrêtent. La prochaine fois que vous prenez une bière, écoutez les salves de bulles qui crépitent, et attention aux turbulences!

Nicolas VANDEWALLE,
Université de Liège



Nicolas Vandewalle

Une mousse avant l'éclatement d'une bulle (à gauche). Lorsqu'une bulle éclate (flèche), elle perturbe toute la région environnante ; les zones colorées en jaune-vert (à droite) représentent les parois des bulles que l'explosion a perturbées. Les bulles en surface sont touchées sur une distance environ égale à 10 diamètres de bulles (les bulles mesurent cinq à huit millimètres).

Gingembre à géométrie variable

Afin d'éviter l'autopollinisation, les fleurs de gingembre orchestrent le déplacement de leurs organes sexuels.

Quelle est la plus grande crainte des plantes à reproduction sexuée? L'autopollinisation, car elle empêche le brassage des gènes et restreint ainsi les possibilités d'évolution. Cette crainte est d'autant plus justifiée pour les plantes hermaphrodites qui portent à la fois les cellules reproductrices (les gamètes) mâles et les cellules reproductrices femelles. L'équipe de Qing-Jun Li, de l'Académie des sciences de Chine, à Mengla, dans le Yunnan, a mis en évidence le procédé par lequel neuf espèces de fleurs de gingembre (*Alpinia*), hermaphrodites, évitent cet inconvénient : leurs organes sexuels se déplacent au cours de la période de reproduction.

Les gamètes mâles sont les grains de pollen portés par les anthères à l'extrémité des étamines, tandis que les gamètes femelles sont enfouies dans l'ovaire qui se prolonge par une tige, le style, sur lequel on trouve les stigmates : l'ensemble forme le pistil. Quand les anthères se dessèchent, les grains de pollen sont libérés. Ces derniers se déposent sur les stigmates d'autres fleurs, puis, par un prolongement cellulaire atteignant, via l'intérieur du style, les ovules pour les féconder. L'ovaire se développe alors en un fruit qui renferme les graines.

Comment les fleurs de gingembre, qui n'ont que 24 heures pour se reproduire avant de mourir, évitent-elles que les grains de pollen d'une fleur ne se posent sur les stigmates de la même fleur? Il existe deux types de fleurs qui diffèrent, selon le moment de la journée, par la position des anthères par rapport aux stigmates. À l'aube du jour de la reproduction, certaines ont un style souple qui place les stigmates sous les anthères, en position de recevoir le pollen, tandis que d'autres ont un style rigide qui se dresse au-dessus des anthères, à l'écart du pollen.

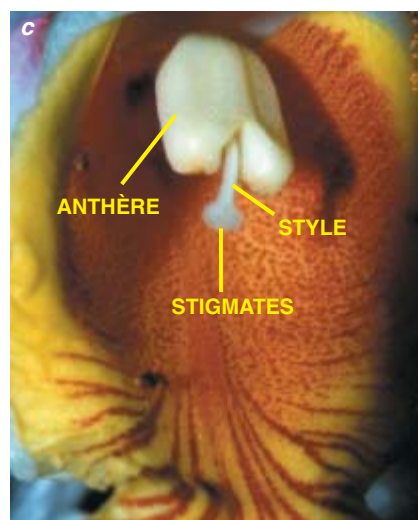
Les botanistes chinois ont observé les mouvements suivants : de six heures à six heures et demie, seules les anthères des fleurs à style rigide libèrent des grains de pollen. Ces derniers se déposent sur le dos des insectes butineurs qui se placent sous

l'anthère pour boire le nectar de la fleur. Ainsi les grains de pollen sont transportés vers d'autres fleurs, et évitent les stigmates de la fleur dont ils sont issus, puisqu'ils sont placés au-dessus des anthères. Les insectes volent de fleur en fleur : les grains de pollen se collent uniquement sur les stigmates des fleurs à style souple, qui n'ont pas encore libéré de pollen. Cette situation dure jusqu'à midi, heure à laquelle les styles souples se raidissent, se dressent, et passent au-dessus des anthères qui, seulement alors, libèrent les grains de pollen (vers 15 heures). Quelques minutes plus tard, les styles rigides s'assouplissent et ploient : leurs stigmates sont sous les anthères, prêts à recevoir les grains de pollen transportés par les insectes. La seconde période de la pollinisation a alors lieu. Pour chaque type de fleurs,



le style dressé forme avec les anthères un angle de 170°, suffisant pour éviter l'autopollinisation.

La vitesse des mouvements dépend des conditions météorologiques, mais toutes les fleurs du même type sont synchrones : les anthères ne s'ouvrent que lorsque le style est au-dessus d'elles et met ses stigmates hors de portée. Ce mouvement de va-et-vient des styles, qui semble propre aux fleurs de gingembre, est une des nombreuses stratégies mises au point par les plantes à fleurs pour éviter l'autopollinisation.



Les fleurs de gingembre *Alpinia* sont de deux types : le matin, certaines ont un style rigide (a), d'autres ont un style souple (b). Les premières libèrent des grains de pollen que des insectes (en haut) véhiculent jusqu'aux stigmates réceptifs des secondes. L'après-midi, les styles rigides s'assouplissent (c), tandis que les souples se raidissent (d). Dans cette situation inversée, les secondes libèrent le pollen qui sera transporté jusqu'aux stigmates des premières. L'autopollinisation a été évitée.

Des lasers toujours plus brefs

Les physiciens du Laboratoire *Photons, atomes et molécules*, du CEA, ont découvert que les interactions entre un laser aux impulsions ultrabrèves et des atomes de xénon produisent des impulsions laser secondaires encore plus brèves (inférieures au millionième de milliardième de seconde, soit une femtoseconde). Le champ électromagnétique du laser déforme l'atome : des électrons sont arrachés et oscillent dans le champ appliqué. Contrairement à ce que pensaient les physiciens, certains électrons retournent vers l'atome ionisé dont ils proviennent, émettant alors une impulsion sub-femtoseconde (attoseconde) dans le domaine de l'extrême ultraviolet.

Edelweiss à la tonne

La rarissime étoile des neiges, la fleur sauvage des sommets enneigés... ne l'est plus. Elle est aujourd'hui domestiquée et produite à la tonne. Après plusieurs années d'efforts, des chercheurs du Centre de recherches en productions végétales de Conthey, en Suisse, ont mis au point une méthode de culture de la précieuse fleur. La récolte, cette année, devrait atteindre trois tonnes. La fleur d'edelweiss est censée contenir des substances antirides, et la société *Alpafleur*, intéressée par cette vertu présumée, a financé les recherches de domestication de la fleur des cimes. On ignore si cette propriété sera confirmée, mais d'ores et déjà l'edelweiss, que l'on sait désormais cultiver, est sauvé de l'extinction.

Quand la Terre illumine la Lune

L'albédo terrestre, la proportion du rayonnement solaire que la Terre renvoie dans l'espace, varie avec la couverture nuageuse, la quantité d'aérosols dans l'atmosphère, ou encore la nature du sol. L'astronome américain Philip Goode et ses collègues de l'Institut de technologie



du New Jersey ont étudié la lumière réfléchie par la Terre sur la Lune pour évaluer l'albédo de la Terre : pendant certaines phases lunaires où seul un mince croissant est éclairé par le Soleil, on distingue pourtant tout le disque. Cette « lumière cendrée » provient de l'éclairage de la nuit lunaire par un clair de Terre ; son étude a permis à P. Goode d'estimer que la Terre réfléchit environ un tiers de la lumière qu'elle reçoit. Surprise, cette valeur peut varier de 20 pour cent selon les saisons, et la comparaison avec des mesures antérieures montre que l'albédo aurait diminué de 2,5 pour cent au cours des cinq dernières années.

Nanotubes supraconducteurs

On imaginait les nanotubes de carbone isolants à basse température. Erreur : ils sont supraconducteurs !

Les nanotubes sont plus résistants que l'acier, 50 000 fois plus fins qu'un cheveu et plus élastiques que le nylon. Ils ont des propriétés si remarquables qu'ils pourraient remplacer le silicium dans des composants électroniques, entrer dans la composition d'immeubles qui résisteraient aux tremblements de terre, ou même servir de câbles vers l'espace. Matthieu Kociak, Sophie Guéron, Bertrand Reulet et Hélène Bouchiat de l'Université d'Orsay, en collaboration avec Alik Kasumov, de l'Académie des sciences de Russie, viennent de leur découvrir une autre propriété, fort inattendue : les nanotubes sont supraconducteurs à très basse température.

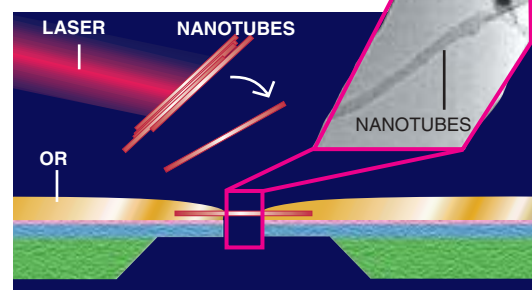
Les nanotubes de carbone sont des macromolécules constituées d'un feuillet de graphène (plan de graphite isolé), enroulé en un cylindre dont le diamètre est de l'ordre de quelques nanomètres et la longueur de quelques micromètres. La plupart de leurs propriétés sont connues, mais on étudie leur conductivité électrique aux très basses températures. Les nanotubes, selon leur forme (droite ou torsadée) et leur diamètre, sont conducteurs ou semi-conducteurs à température ambiante. Plusieurs équipes de physiciens sont parvenues à déposer un nanotube sur deux minuscules contacts métalliques. Comme le nanotube est seulement posé sur les plots, le contact électrique est mauvais : les électrons rencontrent une résistance très élevée pour passer du nanotube aux plots. Par conséquent, la mesure est perturbée par les contacts. De plus, à très basse température, les électrons n'ont plus assez d'énergie pour quitter le nanotube : leur comportement dans le nanotube à ces températures restait énigmatique.

Pour étudier la conductivité des nanotubes, l'équipe d'Orsay a réalisé des bons contacts (la résistance est minimale). Pour cela, ils ont utilisé une technique de nanosoudure mise au point par A. Kasumov. À l'aide d'un faisceau laser, ils manipulent les longues chaînes carbonées et les font tomber sur deux contacts en or. Le faisceau laser fait fondre l'or, réalisant ainsi une nanosoudure. Les nanotubes ne sont

plus posés sur les plots : ils sont enfouis dans l'or de sorte que le contact électrique est excellent.

Avec ce dispositif, l'équipe d'Orsay a mesuré la résistance des nanotubes en fonction de la température. Elle augmente quand la température baisse, et les nanotubes auraient dû être isolants à très basse température. En effet, les électrons dans un solide subissent des interactions électrostatiques répulsives. Elles sont négligeables devant l'agitation thermique dans les solides à trois dimensions et à température ambiante (tout se passe comme si les électrons «avaient assez de place» pour s'éviter), mais ne le sont plus à une ou deux dimensions, et encore moins à basse température. Dans ce cas, les électrons ne sont plus indépendants : aucun d'eux ne peut bouger sans perturber les autres. Les physiciens s'attendaient à ce que les électrons soient figés par l'absence d'agitation thermique et par les répulsions électrostatiques qui les maintiennent éloignés les uns des autres dans le peu d'espace disponible. Or, les physiciens ont découvert que les nanotubes ne sont pas isolants, mais supraconducteurs à très basse température.

La transition supraconductrice est observée au voisinage de 0,3 kelvin. Cela signifie qu'apparaissent des attractions (et non plus seulement des répulsions) : les électrons se regroupent et forment des paires, dites de Cooper, qui se condensent en un état supraconducteur. Quand on augmente la température dans un nanotube supraconducteur, la résistance évolue par sauts. Des îlots de conduction normale apparaissent dans les tubes de carbone au sein des zones supraconductrices. Un tel comportement par sauts caractérise la supraconductivité d'un système unidimensionnel. Pourtant, la supraconductivité a été obtenue non pas avec un unique nanotube, mais avec un faisceau composé d'une centaine de nanotubes parallèles. La question est désormais de savoir si la supraconductivité se maintient dans un seul nanotube.



Le laser fait tomber des nanotubes sur l'or et fait fondre le métal. Dans ces conditions, les nanotubes, qui sont enfouis dans l'or, sont supraconducteurs à très basse température (en haut, photographie de la «jonction»).